

# Éditorial

## Covid-19 et langage corporel

Marion Dapsance

Notre gestuelle, notre rapport à l'espace, à l'autre et à nous-mêmes ne sont pas seulement le fruit de notre psychologie personnelle. Ils sont, dans la plupart des cas, acquis au moyen d'une éducation : éducation formelle, celle des « bonnes manières », qui commença dès notre enfance, éducation informelle, procédant par immersion et par imitation, qui depuis notre naissance ne cesse de se faire. Dans sa célèbre conférence de 1934 sur les « techniques du corps », Marcel Mauss parle même de « dressage ». Toutes les manières dont nous utilisons nos corps pour obtenir un résultat (marcher, s'asseoir, manger, se tenir debout, saluer, embrasser, nager, accoucher, dormir, etc.), que Marcel Mauss appelle les « techniques du corps », passent pour naturelles ou évidentes. Elles ont pourtant été intériorisées de manière inconsciente et peuvent sembler à d'autres totalement arbitraires (les Tibétains tirent la langue pour se dire bonjour, et c'est pour eux bien naturel). Ces choix relèvent de ce que l'on appelle, au sens anthropologique, « la culture » et distinguent les sociétés humaines les unes des autres. Autrement dit, chaque société a ses propres habitudes en matière de mouvement, de geste et de présentation des corps.

Dès le début de la pandémie de Covid-19, les habitudes de la quasi-totalité des habitants de la planète ont été modifiées et uniformisées. La terre entière, ou presque, a dû porter un masque, et donc cacher une partie de son visage dans l'espace public (ce que la loi européenne théoriquement prohibe), ne plus se serrer la main ni se faire la bise, ne plus fréquenter certaines personnes jugées dangereuses (les porteurs de la maladie et les non vaccinés) ou vulnérables (les personnes âgées), ne plus se déplacer librement dans la rue, ne plus se rencontrer, ne plus pratiquer d'activités « non essentielles », comme la musique et la danse, par exemple. Nous avons donc subi un nouveau « dressage », qui n'était plus celui de la société dans laquelle nous vivions, transmises plus ou moins inconsciemment de génération en génération,

mais qui venait d'instances transnationales comme l'OMS. La prudence, voire la peur et la panique, avaient alimenté ces décisions de mettre un terme aux usages anciens de convivialité pour les remplacer par les inoubliables « gestes barrières ». Certes, toute la convivialité, tous les rapports humains ne furent pas touchés par ces atteintes, et s'ils le furent, ce fut temporairement. Or, c'est là que le bât blesse : pour bien des gens, il semble que ces nouvelles habitudes se soient définitivement installées, instaurant un climat de méfiance entre les uns et les autres. Quel bilan établir ? Les nouvelles techniques du corps inculquées lors de la pandémie ont-elles également impliqué une transformation du sens que nous donnons à « la société » voire même à « l'humanité » ? Les dommages causés au vivre-ensemble ne sont-ils pas irréversibles au point de redéfinir complètement ce que doivent être nos rapports sociaux ? Car, nous apprend Marcel Mauss, les techniques du corps ne relèvent pas seulement de la maîtrise personnelle de soi – et, en l'occurrence, de la nécessité de contrôler les ravages causés par une maladie. Les techniques du corps d'une société donnée constituent pour ses membres un langage. Et c'est en acquérant et en usant convenablement de ce langage que l'on accède au statut de « civilisé » et même d'« humain ». Ce qui distingue, par exemple, la société française de la société japonaise n'est pas seulement la langue ou le mode de pensée, mais également les manières de s'asseoir, de manger, de se saluer, de marcher, etc. Le style propre à la société japonaise s'exprime tout autant par ses techniques du corps que par celles de l'esprit. Ne pas retirer ses chaussures chez soi et chez les autres constitue pour un Japonais un signe flagrant d'incivilité, pour ne pas dire d'inhumanité. Des attitudes bourruées, le fait de ne pas sourire à autrui, de ne pas s'incliner légèrement devant lui, de ne pas lui parler sur un ton policé et déférent, le bousculer dans la rue ou manifester ostensiblement son impatience, choses courantes dans la vie

parisienne, ne sont pas seulement compris par les Japonais comme un « manque de bonnes manières » ou un « mauvais caractère » : ils peuvent littéralement tuer, tant le choc d'avoir affaire à des « sauvages » est parfois rude. C'est le fameux « syndrome de Paris », qui touche souvent les touristes et les expatriés japonais de passage en France, avec quelquefois des suicides à la clé. Les gestes comptent. Ils ont des effets concrets, établissent des frontières nettes entre « nous » et « les autres », qu'il est parfois très difficile de franchir. Concrètement, dans le cas qui nous occupe, on peut se demander si une personne non masquée, non vaccinée, n'évitant le contact avec aucune des catégories interdites fait encore partie

de la société. Certains chefs d'État disent que non. Leur verdict sur l'humanité ou l'inhumanité de ces personnes n'a quant à lui pas encore été prononcé.

Il faut donc se poser la question suivante : en modifiant le rapport que nous entretenons avec notre propre corps, les mesures sanitaires ont-elles contribué à ce que certains appellent un « changement de paradigme », c'est-à-dire une autre manière de concevoir soi-même et autrui ? Quelles sont en somme les conséquences de cette rééducation des corps imposée à l'occasion de la pandémie de Covid-19 ? Telles sont les questions que se pose ce numéro de Telos. Il est bien sûr impossible



de faire ici un diagnostic complet de la situation. Nous nous contenterons d'apporter quelques éléments de réponse, à partir de plusieurs ancrages de terrain et de plusieurs perspectives. Le reportage journalistique d'Ina Kasnija sur l'expression artistique et particulièrement la danse à l'ère du Covid nous offre un aperçu très précis de la manière dont les artistes, qu'ils soient enseignants, élèves ou danseurs professionnels, vivent les restrictions sanitaires. Ils nous disent leurs difficultés, les contradictions auxquelles ils font face, les stratégies qu'ils emploient pour contourner les obstacles. L'enquête de l'économiste Omer Kambale Mirembe sur le marché des produits cosmétiques à l'ère du Covid nous montre les paradoxes d'une société du paraître et de la jeunesse éternelle : comment concilier le désir de plaire (en prenant soin de sa peau et en se maquillant) et la peur de la maladie (qui impose de porter un masque et de rester isolé chez soi, privé de tout vis-à-vis – pour ne pas dire de tout public – à qui montrer sa beauté) ? Le Père Benjamin Kabongo Ngeleka, quant à lui, s'interroge sur l'incidence des

mesures sanitaires sur le corps ecclésial et la relation pastorale. Il fait état des problèmes survenus au moment de l'instauration des « gestes barrières » et montre quelles solutions l'Église a pu trouver pour maintenir une vie chrétienne et fraternelle digne de ce nom. Il s'interroge notamment sur l'intérêt que peuvent présenter les technologies informatiques et les réseaux sociaux. L'article de Pascale Blua offre une double lecture de la situation pandémique actuelle : d'une part, l'auteur relit cette dernière à l'aune de son expérience passée de la guerre libanaise, de l'autre, en théologienne, elle montre comment la vision du monde de Teilhard de Chardin peut nous aider à comprendre la situation et à en dépasser les difficultés. Enfin, l'article de Pascale Jaillet nous offre une réflexion philosophique très originale sur l'acte de respirer, dont la maladie actuelle nous a montré toute l'ambiguïté. Elle montre comment la pandémie, loin de n'être qu'un fléau, nous ouvre à une éthique de la respiration, respiration qui se fait au-delà même du poumon et qui nous unit aux autres.